

COMMUNICATIONS

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES - CENTRE D'ÉTUDES TRANSDISCIPLINAIRES
(SOCIOLOGIE, ANTHROPOLOGIE, HISTOIRE)

Manières d'habiter

73

2002/ Seuil

Quand la rue devient maison : *habito et diligo* dans la ville

La morphologie sociale, que les écrits de Mauss et Beuchat (1904-1905) et de Maurice Halbwachs (1938) ont définie comme une voie de recherche, est en fait une réalité complexe et encore peu explorée dans toutes ses implications pour ce qui concerne les possibilités d'analyse de l'urbain. Surtout si nous envisageons, dans ce cas-là, les *manières d'habiter* dans une grande ville, qu'il s'agisse de Rio de Janeiro ou d'autres, à partir des formes souples et flottantes de leurs quartiers.

Une entreprise de cette nature est toujours risquée. Les concepts et principes tenus pour indiscutables sont soumis au feu divergent du doute systématique, et n'en sortent pas toujours indemnes. Le plan d'où viennent des certitudes acquises commence à s'ébranler sous l'assaut de questions inattendues ou d'observations surprenantes. Cela provoque une inquiétude, c'est certain. Mais le savoir qui permet de risquer des visions prospectives pour les centres urbains est tellement lourd de conséquences pour un nombre chaque fois plus important de personnes qu'il vaut la peine de lui imposer des révisions radicales et à court terme. Il y a trop de choses en jeu. Les ressources sont limitées, ce pourquoi le risque est justifié. De nouvelles perspectives peuvent intéresser urbanistes, sociologues, économistes, architectes et, *last but not least*, les responsables de la politique publique dont les décisions affectent la vie des citoyens.

Aux situations irréversibles dues aux espaces urbains mal conçus, et qui génèrent de très hauts coûts sociaux, l'unique remède est de ne pas avoir besoin de remède. Pour éviter les destructions, il faut saisir ce que les quartiers représentent en termes de valeur pour la vie sociale des « communautés urbaines ». La perspective centrée et immédiate de l'ethnographique permet d'y parvenir.

Une polarité hiérarchisée.

Notre enquête s'est articulée autour d'une polarité caractéristique des villes brésiliennes, en particulier dans les régions métropolitaines. La tradition urbaine ibérique, qui a prédominé jusqu'à la fin du XX^e siècle et qui est reproduite dans l'architecture et l'urbanisme des banlieues et des quartiers les plus anciens, constitue une des extrémités du spectre. À l'autre bout, on rencontre des modèles du modernisme qui compensent le supposé manque d'inertie historico-culturel par une extraordinaire agressivité progressiste. Les transformations de nos villes nous ont mis en face d'un dilemme, d'autant plus aigu que les changements se sont accélérés ces dernières décennies. Quel modèle de vie urbaine prétend-on instituer, en fin de compte ? Quel espace sera construit sous l'empire de ce modèle ? Et quelles manières d'habiter nous propose ou nous impose cet espace ?

À la fin des années 1960, au Brésil, on a officialisé un Grand Style au travers de la nouvelle capitale de la République : Brasília, ce monument aux canons du fonctionnalisme moderniste.

Dans ce sens, on a appliqué, dans les grandes lignes, un plan comportant l'idée qu'il existe quelque chose comme une « bonne forme » urbaine, modèle toujours d'actualité². Selon cette conception, la « bonne forme » découle d'une relation optimale entre les besoins humains et les moyens, faibles ou suffisants, nécessaires pour satisfaire ceux-ci. Il s'agit alors de maximiser les ressources en vue de fins déterminées, de caractère essentiel et invariable, abstraites et non spécifiques. Cela vaut pour l'humanité entière et configure ainsi une espèce de « loi naturelle » de la société, que l'intellect attentif et adroit (cartésien) pourrait révéler et appréhender. Le pouvoir en est le prix. De cette manière, celui qui sait comment et pourquoi les choses fonctionnent devient le maître des décisions. Il peut corriger ce qui est erroné et faire ce qui est juste. Non seulement il le peut, mais encore il le doit.

À tout cela s'ajoutent le positivisme de notre tradition intellectuelle et l'autorité de notre système hiérarchique. La question urbaine n'échappe pas à cette règle. Se produit également dans son cas le fait de considérer le problème sur la base de savoirs académiques impliquant une théorie spontanée des relations entre élite et masse, ces opposés complémentaires de notre imaginaire sociologique : d'un côté se trouvent ceux qui ont le privilège de la connaissance et de la technique ; de l'autre ceux qui auraient besoin d'une main paternelle et conductrice. Comment ceux qui ont besoin d'une certaine tutelle bienveillante et éclairée pourraient-ils donc

penser et construire des espaces appropriés aux exigences d'un mode de vie véritablement rationnel et progressiste, si ce n'est par cette orientation illuminée ?

Cependant, les travaux des anthropologues, dont la tradition s'est développée sur le terrain d'une confrontation à l'autre, ont adopté une posture différente. Ils n'ont jamais accordé foi aux discours autocentrés et sentencieux. Leur raison se construit à l'embranchement des théories natives et des théories des chercheurs. Ils savent parfaitement qu'il faut relativiser ces deux théories, car le monde est une synthèse tendue et changeante des versions qui prétendent le prendre en compte. Pour cela, ils recourent au récit ethnographique. Ils observent les comportements et habitudes. Ils notent les fonctionnements ordinaires sans écarter les singularités. Mais surtout, chasseurs vigilants, ils prêtent attention à tout ce qui est courant et quotidien. Ils travaillent avec les matériaux les plus simples qui peuvent s'offrir à l'imagination sociologique. Et ils utilisent aussi la plus universelle et la plus commune des techniques de reproduction de faits, événements et processus : la narration.

Cette tâche est très complexe car elle exige la prise en compte de certaines incohérences, corrections et interpolations, sans parler des commentaires, soit des membres de cette autorité collective (les « natifs »), soit de leurs possibles observateurs externes (les chercheurs, les autorités, les techniciens, etc.).

Deux études de cas.

Deux cas d'observation des relations des habitants d'un cœur de quartier avec ses espaces, le *Catumbi*³ (~~*dar a situaçao com relaçao a cidade*~~) et la *Selva de Pedra* (*idem*)⁴, ont constitué la base du travail⁵. Tous deux ont servi la recherche, mais de manière différente. Le *Catumbi* a été un champ d'études intensives : toutes les analyses s'y sont appuyées, comme toutes les conclusions. La *Selva de Pedra* a plus fonctionné comme comparaison, par contraste.

La recherche portait sur l'appropriation de l'espace comme processus relevant de la dimension de l'expérience quotidienne. Cela amène un présupposé de base de l'anthropologie : toute utilisation de l'espace relève d'une théorie implicite, dont la formulation s'adosse à un système de classification des espaces et des activités. Au-delà de la matérialisation de l'un et de l'autre, il existerait une dimension symbolique. Chaque société aurait des codes de lecture propres et, par conséquent, d'utilisation de l'espace social. Ce sont ces codes qui détermineraient l'utilisation des lieux, définissant le convenable et l'inconvenant. Ainsi s'établirait une

pratique. Et celle-ci serait en même temps structurée en fonction de et structurante en relation à certaines valeurs en vigueur dans la « communauté ».

Nous nous sommes obligés à une précaution méthodologique constante : ne pas perdre de vue la relativité des schémas classificateurs que le registre ethnographique semblait cristalliser sous nos yeux. Les grandes oppositions se doublent et se dédoublent ; la distinction entre le clair et le foncé a un sens, soit dans le foncé, soit dans le clair⁶. Ainsi, il y a dans les villes des espaces construits, *fermés* et plus ou moins *privés* (maisons, boutiques, usines, écoles, églises, associations), auxquels s'oppose l'espace *ouvert*, d'usage *collectif* (places, rues, trottoirs, angles). Entre ces deux extrêmes s'établissent des relations d'appropriation différenciées. Les objectifs poursuivis par nos analyses et observations consistent à démontrer que l'ethnographie peut détecter des mécanismes plus complexes de classification des pratiques sociales, une utilisation variée de l'espace urbain. Nous pensons que ces mécanismes s'opposent aux conceptions ordonnatrices du projet rationaliste actualisées à la Selva de Pedra. Nous voulions, de cette manière, récupérer un savoir qui, supposions-nous, existait dans les zones urbaines au développement autonome. Pour l'occasion, nous nous sommes laissé guider par une autre supposition : qu'elles auraient beaucoup à nous apprendre.

Les zones planifiées suscitaient une certaine méfiance. Les plans avaient une connotation d'intervention normalisatrice et autoritaire, dont la compétence et l'efficacité paraissaient discutables. Il fallait évaluer l'exactitude de cette hypothèse ; d'où la nécessité de comparaison. La proposition originale se présentait donc sous un biais déclaré : positif, en ce qui concerne l'urbain sur son versant traditionnel et vernaculaire ; négatif, en ce qui concerne le discours induit par la planification.

Cependant, la particularité de la recherche ne s'arrêtait pas à cette dimension comparative. La façon d'aborder l'ethnographie représentait elle-même une des marques de son éventuelle originalité. Il ne s'agissait pas seulement de découvrir et cataloguer différents types de conception de l'espace, mais de le faire de façon radicale. Tout en observant les stratégies d'institution du social *dans* et *au travers* des pratiques quotidiennes. Du point de vue méthodologique, le but de l'investigation anthropologique et urbanistique a été d'apporter une compréhension plus nette et cohérente de la praxéologie et de la pragmatique des espaces dans la vie urbaine des métropoles brésiliennes. Ce qui était en jeu, c'était la compréhension des actions, normes et conditions qui orientent les pratiques d'appropriation de l'espace par ses usagers⁷.

Espaces, valeurs et activités.

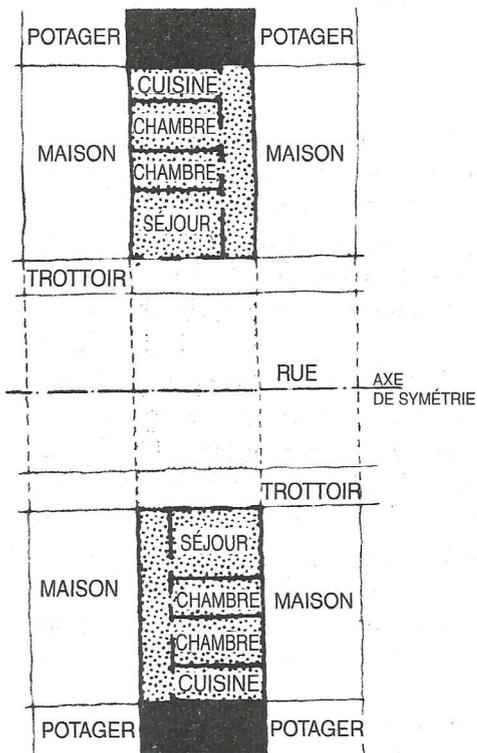
Nous avons cherché à comprendre comment les habitants du Catumbi appréhendaient leurs espaces. Il devait nécessairement y avoir un ordre sous-jacent, car les espaces continus et indifférenciés n'avaient pas de sens. Et ce qui n'a pas de sens ne peut pas non plus avoir d'appropriation ; il faut que les gens attribuent un sens aux choses pour pouvoir s'en servir. Les espaces construits sont capables de maintenir un mode de vie dès lors que leur sont octroyées certaines *valeurs*. Ce procédé de valorisation consiste à former des *groupes*, à délimiter des *frontières* et à distinguer des *fonctions*. De cette manière apparaissent les *catégories d'espaces*⁸.

Cependant, les catégories n'existeraient pas sans référence aux découpages de la réalité. Elles ont un caractère de dénotation. Elles indiquent, désignent ou accusent. Elles *nomment* ce à quoi elles se réfèrent. Mais elles ne se limitent pas à l'exercice de l'onomastique dans le monde des choses. Elles vont au-delà. Elles déterminent la *localisation* des éléments, ou de groupes d'éléments, au sein d'un système. Cela revient à construire une *logique articulée*. Une hiérarchie de principes relationnels – une *grammaire*⁹.

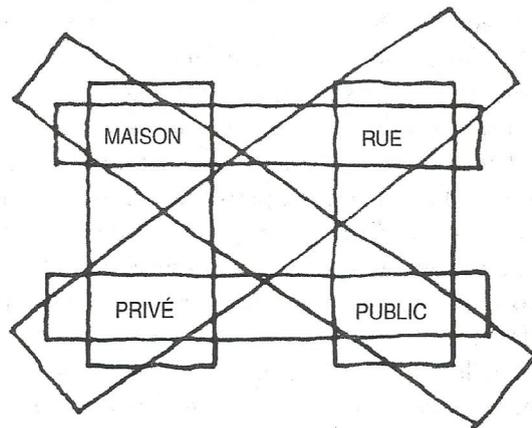
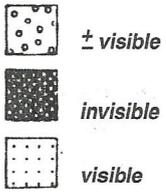
Pour découvrir cette grammaire, nous avons eu recours à deux sources distinctes d'information. La première : les éléments du discours des usagers relatifs au découpage physique du quartier. Dans le même temps, et de manière fragmentaire, l'observation des usages des espaces complétait et éclaircissait cette première source.

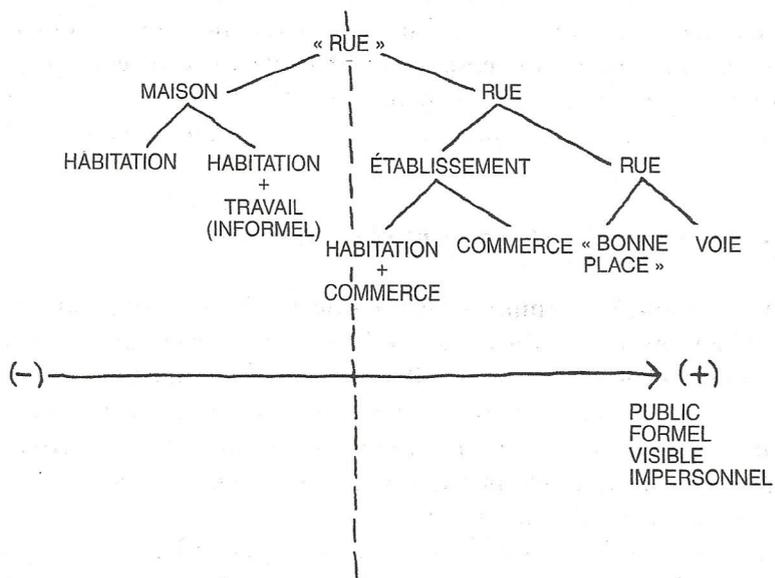
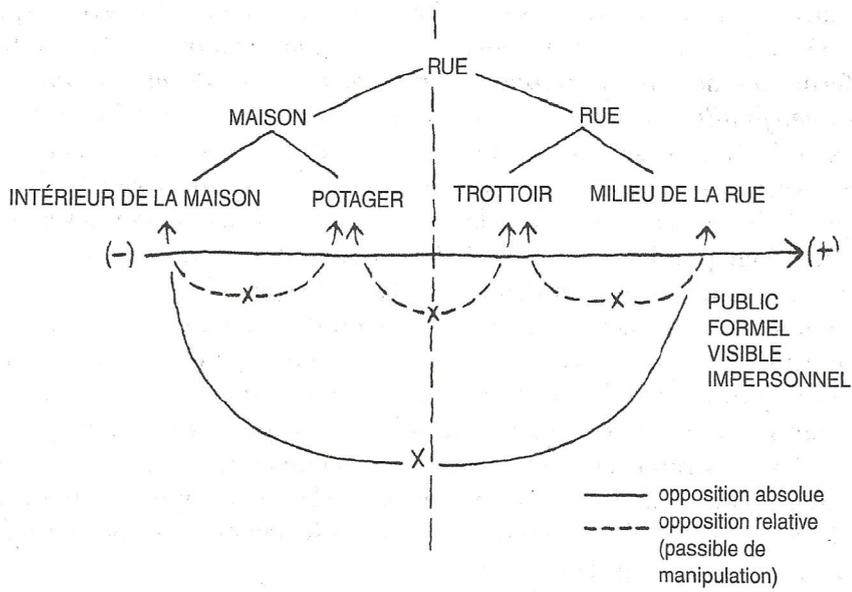
Nous avons commencé par le plus évident : nous parlons de maisons, rues, trottoirs et jardins ; de portes et fenêtres, seuils et terrasses. Ces derniers ne sont pas seulement des parties désignées de l'espace social, mais des catégories d'une classification sophistiquée et de haute capacité opératoire. De tels éléments s'articulent comme s'ils étaient des substantifs, des adjectifs, des conjonctions et des prépositions. Ils sont les composants potentiels d'un énoncé. Ils se convertissent en lui chaque fois qu'il y a une prédiction, une action, un *faire*.

Un système d'espaces est ordonné par un système de valeurs. À leur tour, celles-ci sont impensables sans l'existence d'un système d'activités, c'est-à-dire d'une pratique effective de valeurs et d'espaces. Considérer chacun de ces ensembles d'une façon séparée n'est qu'un moyen analytique de chercher à détailler la synthèse astucieuse d'une totalité complexe. Cet artifice permet de distinguer l'ensemble d'espaces que renferment les catégories générales *maison* et *rue*, et toutes celles qui leur sont reliées – comme *jardin*, *angle*, *trottoir*, *porte* ou *fenêtre*. Ensuite se forme



Espaces liés selon la visibilité sociale





un autre ensemble, de valeurs cette fois, où se regroupent les termes qui, associés aux précédents, leur confèrent une qualification ; cet ensemble renferme les notions de *public* et *privé*, *formel* ou *informel*, *visible* ou *invisible*, *familier* ou *étranger*, avec leurs implications sociologiques et morales. Enfin, ils délimitent un troisième terme : le système des activités et usages qui, dans sa relation avec les deux autres, fait surgir la dynamique de la totalité. Grâce à cela, les espaces et valeurs sont actualisés au quotidien par les résidents. Tout comme l'action de parler crée le langage, les pratiques quotidiennes réalisent l'espace¹⁰.

Chaque fois que quelqu'un décide de ce qu'il va faire, et à quel endroit, il contribue à la vitalité et à la densité des espaces et des valeurs. Cette idée nous paraît cruciale. Celui qui utilise l'espace est aussi, d'une manière très subtile, celui qui le produit – dans le sens de *pro-ducere*, faire apparaître. Ainsi, paradoxalement, c'est le « consommateur » qui produit non le système comme un tout, mais un certain style du système. Une manière spécifique d'utiliser l'ordre établi. Le style n'est rien de plus que le propre mode d'appropriation de l'espace.

Les diverses conjonctions des trois systèmes, à leur tour, créent les différents contextes où se développent les rôles sociaux. Chaque contexte est une *scène* et chaque scène a un support matériel (une maison, par exemple), un *script*, un cours d'action (le travail, les loisirs, la fête) qui oriente les acteurs dans leur *performance*. Il y a des lieux valorisés : masculins ou féminins, adultes ou enfantins, intimes ou exposés.

Pour que la pièce ait du succès (reconnaissance sociale), cela requiert l'habileté d'être là où il faut, à l'heure qu'il faut, et de faire ce qu'il faut, de manière correcte. Les habitudes quotidiennes ont des objectifs fonctionnels immédiats. Cependant, au-delà de ceux-ci, elles possèdent un caractère performant. On peut dire que l'utilisation de l'espace crée les lieux et les valeurs qui sont chers à la communauté des usagers.

Les classifications et comment elles fonctionnent.

Vu du haut, le Catumbi révèle des particularités significatives. En premier lieu, on note la disposition des maisons. Perpendiculaires aux rues, chacune d'elles s'étire dans l'allongement de son jardin. Collées les unes aux autres, et toutes ouvrant sur la rue, elles forment une barrière physique compacte, en circonscrivant un noyau constitué par l'ensemble hétérogène des jardins. De la rue, on ne peut voir le jardin, et vice versa, tandis que la maison a vue sur les deux.

Regarder de la maison vers la rue n'est cependant pas symétrique de regarder de la maison vers le jardin. Étant publique, la rue appartient à

tous et s'offre librement à la vue de l'observateur. La vue du jardin, au contraire, doit se limiter à la vue du *nôtre*. La matérialisation des murs, plantes grimpantes et enclos exprime le droit à une relative invisibilité. Ces frontières *unissent et séparent*. Elles établissent des distances sociales. Elles imposent le respect des autres et de chacun.

Au Catumbi, les jardins font partie de l'espace privé de l'habitation. Ils servent à certaines activités vitales du groupe domestique. Ils sont le lieu des sanitaires, des tâches en rapport avec le linge (lavage, séchage), du poulailler, des arbres fruitiers et des plantes, des débarras. Et du chien. Dans le jardin, les femmes réalisent une partie considérable de leur travail. Pendant ce temps, les enfants qui n'ont pas encore l'âge de jouer dans la rue s'amuse au ballon ou à la marelle, construisent des cabanes ou jouent à colin-maillard. Les voisines, occupées à leurs tâches routinières, discutent, sans se voir. Le soir, ou les jours fériés, famille et amis se réunissent là pour être ensemble. Pour ces occasions, le jardin se transforme en une salle de réception à ciel ouvert. Parce qu'il est une extension de la maison, le jardin est associé à l'intimité. L'accès à ce lieu passe, littéralement et métaphoriquement, par la maison ; il est réservé aux personnes « de la maison ». Et il est logique qu'il en soit ainsi puisque ce lieu abrite aussi un côté de la vie quotidienne qui doit être protégé avec soin.

Le jardin est une espèce de coulisse de l'unité domestique. Un lieu de masquage de ce qui est indigne d'être disposé dans la maison, mais quand même digne d'être conservé. C'est le lieu où sont relégués les travaux ayant rapport à l'hygiène, les habits à sécher, les plantes et les animaux de basse-cour : la *nature* à un niveau domestique. Les enfants dont la socialisation semble incomplète sont tenus confinés derrière ses murs. Il s'agit donc d'une projection interne de l'espace de la maison. Un revers de la façade. Une exposition de la maison pour elle-même.

L'opposition maison/rue implique l'idée de gradation, telle qu'elle s'applique aux espaces de la maison elle-même. La rue, symétriquement opposée à la maison, tend à s'identifier à ce qui est public, formel, *visible et masculin*. En contrepartie, la maison s'apparente à ce qui est privé, informel, *invisible et féminin*. Du reste, cette logique paraît généralisée dans les cultures méditerranéennes, représentées au Catumbi par les Italiens, Portugais, Tziganes et Espagnols.

La rue est un lieu de passage. Le chemin qui mène au travail, aux loisirs, au culte ou aux courses. Elle est aussi le lieu où s'établissent les rites de la sociabilité. Les trottoirs, qui accompagnent les cours des maisons et le tracé de la voie publique, sont particulièrement importants car ils définissent un espace physique et social qui sert d'intermédiaire entre la maison et la rue. D'une certaine manière, on peut dire que les trottoirs

appartiennent aux maisons. Non qu'ils en fassent partie en tant que propriété juridique, mais parce qu'ils sont sous la responsabilité de la maison. Pour cette raison, leur caractère public contraste souvent avec les formes d'appropriation auxquelles ils se prêtent, en des circonstances et à des moments déterminés.

Les façons d'occuper ces zones de l'espace urbain contribuent à créer une ambiance que les habitants associent au mode de vie traditionnel du Catumbi. Il y eut une époque où les chaises sur le trottoir étaient dans le quartier une marque manifeste des instants de loisir. S'asseoir à la porte de la maison les après-midi paresseux des samedis et dimanches ou les soirs de la semaine, après le travail, était une habitude commune à tous. Aujourd'hui, peu la conservent encore – parmi eux, les Tziganes, cofondateurs et derniers fidèles.

En plus des maisons, rues et trottoirs, il convient de prêter attention aux portes et fenêtres, bien que celles-ci n'aient plus l'importance d'autrefois – l'urbanisme contemporain leur a volé une partie importante de leur signification. Dans les milieux urbains « obsolètes », toutefois, beaucoup de choses surviennent grâce à l'espace des portes et de leurs seuils. Les fenêtres et petites fenêtres des portes ont une large variété de significations. Elles servent à communiquer avec la rue. Grâce à elles, les femmes observent ce qui se passe devant la maison, notant événements et activités, contrôlant l'attitude des passants et des voisins. Elles sont spectatrices mais peuvent devenir participantes du spectacle à n'importe quel moment si elles sont appelées à jouer, et donc à composer leur propre rôle.

Quand les enfants jouent dans la rue, par exemple, les mères accompagnent leurs jeux, qui ont lieu sur le trottoir ou même au milieu de la rue. De leurs fenêtres elles contrôlent les situations, conflits et gestes. Elles préviennent, reprennent ou corrigent. Elles veillent à la sécurité et à la bonne éducation de leur progéniture. Leurs interventions suscitent un discours moral et domestique marqué. Les enfants, le quotidien, les problèmes de la maison et de la famille constituent les thèmes courants de ces conversations qui ont lieu *au milieu de la rue*, de fenêtre à fenêtre, de porte à porte, d'un seuil à l'autre. Dans ces moments-là, l'espace de la rue qui est face à la maison ressemble plutôt à un jardin, sans séparation. La voie publique prend un aspect différent, créé à partir de son mode d'appropriation. La familiarité domine l'espace collectif. Une fenêtre peut servir de « comptoir ». Le cas du tailleur de la rue Emília Guimarães en est une bonne illustration : la fenêtre, ouverte, sert à recevoir les clients. Une partie du trottoir s'intègre alors fonctionnellement à son espace de travail. Parfois, les hommes discutent à la fenêtre, autour d'une bouteille de bière. À la place du travail, la détente – comme si la fenêtre était le comptoir d'un bar.

La porte ouverte (ou entrouverte) sur le seuil en pierre de taille ressemble, sous certains angles, à la fenêtre, mais s'en différencie nettement sous d'autres. Comme la fenêtre, elle est un lieu où l'on s'assoit pour observer ce qui se passe, bavarder ou recevoir. Cependant, elle reste avant tout l'entrée de la maison. Lieu privilégié des rites d'incorporation et de séparation, des passages entre la maison et la rue¹¹. C'est sur le trottoir, près de la porte, que l'on dispose les chaises ou que se déroulent les jeux enfantins les plus calmes ; là aussi que l'on dispose les caisses sur lesquelles les hommes aiment jouer à la *sueca* (sorte de jeu de quadrille à trois cartes), en fin d'après-midi ou après le déjeuner.

Comme les maisons familiales, les ateliers, garages, magasins, bars et petites boutiques peuvent eux aussi s'appropriier le trottoir. Et, d'une certaine manière, cela a à voir avec les portes. Plus il y a de portes ouvertes sur la rue, et plus l'espace public peut être susceptible d'utilisation, plus l'avantage est grand pour la « maison ». C'est pour cette raison que cafés et magasins s'étendent en direction de la rue au travers de deux, trois ou plusieurs grandes portes.

Une analyse processuelle et dynamique.

Ce petit *corpus* ethnographique montre comment et pourquoi l'analyse des espaces doit prendre en compte les activités qui s'y déroulent. Ainsi, de la même façon que la rue se définit par ses formes d'appropriation, n'importe quel autre espace se caractérise par les multiples utilisations auxquelles il se prête. Nous parlons des espaces et de ce qui peut se passer dans chacun d'eux sans contrevenir aux règles grammaticales. Cependant, ce qui s'y déroule varie selon l'heure, la date, les présences et le comment des activités. Mais dans la variation des événements possibles existe une logique qui va au-delà des volontés et des convenances individuelles. Pour cette raison, l'espace n'est en fait qu'une dimension de plus du social. Constitué à la fois pour lui et constitutif de lui-même. On peut donc comprendre que, dans ce genre d'action, il est indispensable de tenir un registre méticuleux, aussi bien des catégories que des usages qui se réfèrent aux éléments de l'espace urbain, en observant ce que ses pratiquants font ou considèrent comme faisable.

Notre vision de l'espace privilégie donc l'aspect processuel et dynamique. La raison de ce choix est théorique : nous ne croyons pas en l'existence prévue et étanche d'un ensemble de règles apposées ensuite à un ensemble de lieux. La régularité existe précisément dans la variation des manières selon lesquelles un local vient en fait à être approprié et utilisé. Les règles sont en constante formation, et c'est dans la pratique du quo-

tidien que réside leur secret. C'est à partir de cette pratique que l'on peut découvrir non seulement les principes opératoires du système, mais aussi sa fonction de structuration des relations sociales entre les acteurs. Pratiquer l'espace d'une façon ou d'une autre signifie concevoir la vie sociale de telle ou telle manière.

C'est comme si les activités choisissaient leurs lieux, en se les appropriant, en les conformant à leurs exigences, mais au prix d'une action en retour. Il existe des conjugaisons d'espaces et d'activités qui ne sont pas simplement des formes inertes abritant un contenu éventuel, mais des éléments déterminants de l'action. Et inversement : ce qui arrive localement ne doit pas être vu seulement comme une substance qui, versée dans un espace réceptif, prendrait la forme de ce dernier. Les événements décident des qualités formelles de l'espace. Ils produisent, modèlent et sculptent les ambiances.

En somme, l'espace est toujours un espace de quelque chose (ou événement), tout comme les choses peuvent avoir lieu dans n'importe quel espace. L'ethnographie de l'espace social doit donc comporter le relevé attentif de *ce qui s'y passe*. La classification sans observation des pratiques présente une structure cristalline, admirable par la pureté de ses lignes et articulations, mais inerte, rigide, sans vie. Les pratiques, de leur côté, sont kaléidoscopiques, changeantes et changeables. Toutefois, sans principes de classification, elles demeurent incompréhensibles et désordonnées aux yeux de l'observateur. Classifications et pratiques appartiennent à des ordres différents. L'une est du domaine de la pensée et du concevoir ; l'autre, de l'ordre du vécu, de l'expérience. L'asymétrie de cette rencontre produit vie et mouvement, transformation et conservation.

Des oppositions relatives au contexte.

Un autre exemple ethnographique peut aider à la compréhension de ce point. Pour cela, il faut revenir à l'opposition de base entre *maison* et *rue*. À première vue, ce sont des termes contraires et exclusifs. Ce sont deux choses diamétralement opposées, que l'on ne peut confondre, en apparence tout au moins. La polarité est si forte qu'elle ne se limite pas à la démarcation de l'espace physique, construit. Dire *maison* implique tout un monde de relations sociales. La maison, ce sont les gens de la maison, le groupe familial uni par des liens substantiels que la structure parentale organise. Ce sont les valeurs de l'intimité préservée par la retenue, la hiérarchie, le respect de la discrétion. L'asile inviolable de l'individu, dit notre Constitution. C'est le règne de l'informalité, qui autorise le repos et la tranquillité d'une convivialité harmonieuse, « naturelle ».

La catégorie *rue* polarise un autre ensemble de relations sociales, opposé à celui de la maison. Dans la rue, on rencontre un univers de citoyens abstraits, individus anonymes régis par des liens contractuels. Le travail appartient à cet univers, tout comme la lutte, la surprise et le danger. Si la maison est la sphère de personnalisation la plus absolue des contacts sociaux, la rue, par contre, est le domaine de la plus complète impersonnalité. Domaine public par excellence, où l'on entretient des relations formelles, exposées et visibles, soumises à la loi et à la fiction sociologique universaliste de l'argent.

Toutes ces oppositions sont relatives, cependant. Le terme *rue*, par exemple, désigne aussi bien le chemin public situé entre deux rangées de maisons, ou de murs, que l'ensemble de ces éléments. Par extension, il s'applique également aux habitants de la rue. Dans la réalité, l'univers ainsi défini se compose de relations substantielles, de domaines d'intimité et d'informalité, de lieux plus ou moins contrôlés, où la valeur de la loi et de l'argent se relativise face à ce que requièrent l'amitié, le respect et les faveurs.

En ce sens, les rues du Catumbi sont exemplaires. On y rencontre des maisons exclusivement résidentielles mais, juste à côté, d'autres maisons où travail et habitat se côtoient dans une relation de contiguïté informelle. Puis viennent les maisons où les affaires (travail) et le foyer sont formellement réunis. Le magasin-bar dont le patron loge à l'étage supérieur est un cas paradigmatique de cette association. Finalement, il y a les établissements purs et simples. Tout cela sans parler de la rue proprement dite, c'est-à-dire la partie non touchée par les édifices. Car elle aussi est loin d'être publique en totalité. Il suffit de se souvenir des « emplacements », de la « bonne place » qui, sans être propriété de personne, ont des « propriétaires ».

Quelqu'un peut habiter une maison de la rue Emília Guimarães ; cependant, ce même individu, parce qu'il fréquente le magasin-bar São José, peut dire que c'est son « chez-lui » même s'il n'y habite pas. Que signifie cette incongruité ?

Tout d'abord, contrairement aux apparences, il n'y a aucune incongruité. L'illusion de contresens vient de la façon d'interpréter le schéma classificateur. Si l'on prend la polarité en termes absolus et radicaux en appliquant la maison à l'habitat (et au domaine privé) et la rue au travail (et au domaine public), il devient difficile de comprendre comment le tailleur peut travailler chez lui et comment l'habitué du magasin-bar peut dire de ce dernier que c'est son « chez-lui ». Le problème vient du fait que, bien que lieu public, le magasin-bar est aussi un lieu de relations personnelles (réseau d'amitiés, par exemple), et par le fait de ne pas être associé au travail il prend des connotations d'intimité et de vie privée

(refuge). Sa position acquiert ainsi un caractère analogue à celui de la maison proprement dite, dans la rue. Mais il suffit de regarder la chose sous un nouvel angle pour voir dans le magasin-bar un espace public, point de réunion des hommes, lieu associé à la vie du travail, et donc à la rue comme domaine sociologique.

La logique des possibilités.

La variation du contexte suscite donc la réélaboration du sens. Les concepts classificateurs souffrent de constantes restrictions ou amplifications à cause de la nature métaphorique inhérente au langage comme à tous les systèmes classificateurs de manière générale. La créativité du discours réside exactement dans cette dynamique de déplacement et dans l'apparition de nouvelles significations, ou dans l'expansion des significations établies¹². C'est là que l'on rencontre la plus notable et la plus problématique figure des classifications sociales. C'est grâce à cette qualité que l'on peut incorporer les événements, au sens propre du mot.

Retournons à la question des espaces, au travail ethnographique et analytique, pour éclaircir ce qui concerne la classification : celle-ci ne constitue pas (sauf cas limites) un obstacle à la variété des formes d'appropriation des espaces. Le système classificateur se réfère peu aux espaces fonctionnellement univoques. Il n'est pas non plus une grammaire dans le domaine des normes. Il n'impose pas une signification à un signifiant exclusif. Un système de classification permet beaucoup de choses, bien que cette « permissivité » classificatrice ait des limites. L'appliquer ne signifie pas une contamination arbitraire et incontrôlée des espaces qu'il régit.

Le système peut toujours être manipulé. Ses applications contextuelles ne seront acceptables que si elles ne mettent pas en échec la consistance de la classification. Quand cela arrive, on note soit un préjudice du système, soit un préjudice de l'espace, probablement les deux. De ce chaos momentané peuvent surgir un autre système et, avec lui, d'autres espaces. Le mécanisme de fonctionnement se fonde sur la *logique des possibilités*. Il doit cependant cohabiter avec l'impondérable. C'est cette capacité qui va définir son pouvoir et son efficacité.

Il convient de tirer certaines conclusions sur le fonctionnement des dispositifs classificateurs pour consolider notre argumentation. On peut prendre pour exemple les paires *rue* et *maison*, *public* et *privé*, n'utiliser que celles-ci pour ne pas compliquer plus le schéma :

– *maison* et *rue* sont des classes (ou catégories) qui désignent et ordonnent les éléments de base de l'espace urbain, en établissant un découpage

ou une conception fondamentale d'eux-mêmes, alors que *privé* et *public* correspondent à des catégories du droit et de la moralité sociale ;

– *maison* et *privé*, tout comme *rue* et *vie publique*, constituent des classes par analogie : maison : privé :: rue : public. Cette analogie est ancrée dans la culture car elle associe des termes de manière pertinente ;

– le mécanisme d'inversion de l'ordre du quotidien peut mettre en équation les termes de l'ensemble d'une autre manière encore, formant des paires comme *maison* et *public* ou *rue* et *privé* (par exemple : établissements et affaires, ou fêtes de la communauté). Ainsi, il existe des occasions durant lesquelles les rues (ou certaines rues) se privatisent ; de la même manière, il y a des maisons qui s'ouvrent au public à des moments déterminés et pour des rituels marqués, que ce soit de la vie laïque ou de la vie religieuse des groupes.

Tout ce qui se passe au Catumbi est, de ce point de vue, étonnant. Cette constatation est presque immédiate. Il est même parfois difficile de fixer son regard face à tant de centres d'intérêt. De tout côté on rencontre des résidences, la majorité étant des maisons, insérées de-ci de-là au milieu d'autres édifices. Si l'on considère que, au lieu de vivre *dans* un quartier, les gens vivent *d'un* quartier, l'observation précédente acquiert du poids. En dehors des résidences, il existe divers types d'établissements, qui produisent, vendent ou prêtent des services. Cette présence peut être marquée par un degré plus ou moins important de formalisation. Ce qui veut dire que l'on peut rencontrer la maison de commerce établie, la firme possédant un statut juridique et une raison sociale, et le petit négoce développé au sein du groupe domestique, sans enseigne, sans papier ou sans autre type de légitimation face au pouvoir public.

La propre rue du Catumbi, où l'on rencontre, en plus des maisons, des immeubles d'appartements ou des villas, d'innombrables commerces, d'un côté et de l'autre, atteste la coexistence de ces multiples activités. Aux côtés des banques s'alignent supermarchés, bars et fast-foods, magasins d'électroménager et de luminaire, merceries, papeteries, confiseries, stations-service, garages et parkings. Les boucheries, boulangeries et pâtisseries servent les clients du quartier. Les stocks de boissons, petites fabriques, garages, fournisseurs en gros, opticiens, magasins de photo, miroiteries, magasins d'articles funéraires et boutiques de fleurs font venir dans le quartier une grande quantité de personnes qui aident à garantir la fréquentation et la prospérité de son commerce. Tout cela fait du Catumbi un lieu attirant également pour diverses formes de commerce et de commerçants ambulants. Les rues, les trottoirs, les angles et ce que l'on connaissait autrefois comme la place du Catumbi présentent une intense vitalité.

Cette perspective montre le Catumbi comme un espace urbain marqué par la diversité, ce qui n'est cependant pas une qualité accidentelle. Au

contraire, cela a à voir avec les caractéristiques et les conceptions du système classificateur actualisé dans et par ce type d'ambiance urbaine. L'exemple précédent des paires *maison* et *rue*, *public* et *privé* propose une rapide démonstration de ce que ce système peut gérer quand il est appliqué aux espaces d'un quartier.

Leçons de la rue.

Le discours progressiste et rationaliste en architecture et en urbanisme contemporain paraît jouer un curieux rôle de « machine à voyager dans le temps », mais en sens contraire : il ne nous transporte pas dans le futur mais nous apporte le futur, ou ce qui est supposé être le futur. Le présent est rempli d'impuretés ; avec ses manipulations, ses adaptations et ses ambiguïtés, il est toujours ce qui ne vaut plus rien. L'idéal du projet de voie rationaliste serait (désir parfois réalisé) de rencontrer un vide. Le discours de la raison technique pourrait le remplir – et, tel un *deus ex machina*, créer des espaces, en leur donnant un destin à leur mesure.

Il existe autant de fonctions qu'il y a de nécessités à la nature humaine. Elles sont peu nombreuses et toutes connues depuis longtemps. Construire des maisons et des villes est une des réponses à quelques-uns de ces défis. Heureusement, la société moderne a laissé entre nos mains un large éventail de moyens nouveaux pour le faire. Elle nous a donné aussi la rationalité indispensable à son utilisation. La proposition est simple : la meilleure forme pour une fonction précise, voilà le progrès. Depuis toujours, progresser a consisté à obtenir plus avec moins : maximiser les fins en fonction des moyens. Et Adam Smith a prouvé, avec *brio*, et de pardonnables équivoques, que la division et la spécialisation d'un tout rendaient possible d'obtenir de celui-ci un rendement exponentiel.

Les métaphores du machinisme sont récurrentes. La machine devient le chef-d'œuvre de la rationalité, un agrégat de spécialisations fonctionnelles qui divise et hiérarchise les tâches. Chaque pièce est conçue et exécutée pour le rôle qui lui revient dans l'engrenage.

Ce discours présente un mélange de scientisme et de naturalisme qui intrigue. L'argument philosophique, dans ses grandes lignes, se développe plus ou moins de la manière suivante : la science, toute la science, ne dépasse pas une connaissance de la rationalité immanente à dame Nature, laquelle est sage par définition ; mais la Raison et la Nature, dans cet argument, sont conçues en accord avec les canons de la mécanique classique. La Renaissance et la Philosophie de l'Illustration ont rendu sacrée la métaphore de l'Architecte de l'Univers pour l'opposer à la conception théiste de l'ordre providentiel, avec ses violents accès de tempérament.

À la place de cette détermination par une volonté changeante, irascible et idiosyncrasique, elles ont proposé une nouvelle version de l'ordre du monde : tout existe grâce à un discours originel et fondateur qui établit l'ordonnancement des choses ; il crée, nomme et légifère. Les lois octroyées à la création viennent à la régir, indépendamment de la volonté créatrice.

Distinguer et séparer les fonctions ; désigner et inventer des espaces appropriés ; assembler correctement les pièces pour qu'elles fonctionnent avec le minimum de difficultés possibles, c'est cela planifier, projeter. C'est produire la forme urbaine parfaite pour le contenu visé. Spatialisation et spécialisation parfaite des fonctions, dans un authentique platonisme que recrée le monde en lui donnant ses formes « naturelles ».

Le projet urbain rationaliste en vient à se transformer, tout au long de ce parcours, en une espèce de taylorisme urbanistique qui met à part, particularise et discipline les espaces et, par conséquent, les activités.

À partir de là, nous aurions les conditions requises pour lever le dilemme dont nous avons pris connaissance, jusque-là de façon implicite ou tangentielle : celui de la *tradition* et de la *modernité* dans le récent développement des centres urbains brésiliens. La question n'est pas seulement pertinente en relation avec le discours des ingénieurs et des urbanistes qui ont appliqué, ou appliquent encore, le b.a.-ba des enseignements du rationalisme corbuséen. Le dilemme s'est déjà introduit dans le sens commun des habitants des métropoles, qui en discutent, sans fioritures académiques mais avec l'engagement de qui doit le résoudre quotidiennement.

Au terme de ce dilemme, où situer le Catumbi ? Que nous enseigne ce quartier des processus d'implémentation et d'appropriation de l'espace urbain ? Jusqu'à quel point peut-il contribuer à une compréhension plus claire des pratiques et des normes qui l'orientent ? En fin de compte, où nous conduit l'approche pragmatique et praxéologique de la vie dans les villes ?

Tout le processus d'appropriation des espaces, dans un quartier traditionnel comme l'est le Catumbi, est conditionné par la manière dont les différentes fonctions primaires de la vie urbaine sont reliées. La caractéristique se trouve dans la multiplicité des fonctions qui se rapportent à une même zone urbaine, de sorte qu'il n'est pas toujours possible de déterminer où commencent et où s'achèvent les ensembles articulés¹³.

Le principe de la diversité¹⁴, qui ressort de notre *corpus* ethnographique restreint, laisse une grande marge à la conjonction d'espaces et d'activités diversifiés qui, cependant, ne s'excluent pas mutuellement. Les ensembles qu'ils forment ont des frontières floues et flexibles. Ils peuvent

se recouvrir partiellement ou en totalité. C'est-à-dire qu'il n'y a pas une chose appropriée à chaque espace, ni un espace approprié à chaque chose. Le mélange n'est pas un accident, mais définit plutôt les *manières d'habiter* et le style de vie urbain de cette zone même. Les arrangements qu'il produit sont limités à un spectre déterminé de possibilités. Ce qui signifie qu'il existe de nombreux types d'ordres, et que ceux-ci sont admissibles et logiques.

La diversité équivaut à la négation d'une seule et unique façon de concevoir la classification. La tradition intellectuelle rationaliste définit une classe comme un ensemble dont les éléments possèdent un trait commun. Dans ce genre de système, chaque classe s'intègre, en vertu du même principe, à un ensemble de niveau immédiatement supérieur. Deux classes différentes mais faisant partie du même ordre se distinguent selon un critère binaire, en accord avec lequel l'une est marquée (possède le trait) alors que l'autre ne l'est pas (ne possède pas le trait). Comme exemples typiques, nous trouvons les tableaux des sons de la linguistique.

Le résultat de ce principe classificateur est son caractère linéaire, l'exigence de frontières nettes, et sa figuration est une arborescence, représentation graphique la plus commune du système. Ils découlent d'un seul principe¹⁵. À chaque classe correspondent un nom, un lieu, ce qui crée une équivoque, qui porte à croire que tout ce qui possède la même étiquette, occupe le même lieu, doit être de même nature. Cette croyance a été critiquée, d'un point de vue philosophique, par Wittgenstein dans sa théorie contextuelle de la signification¹⁶.

Pour travailler avec un système à connexions multiples, dans lequel les ensembles se définissent contextuellement, il faudra postuler un autre principe classificateur. Celui-ci serait *polythétique*. Dans ce cas, les classes se constituent différemment, en accord avec la variation du référentiel. En conséquence, les possibilités de lecture restent ouvertes. L'univocité de lecture et de critère des classifications en arbre correspond à la multivocité de combinaisons du principe de la semi-réticule.

Ainsi, dans cette perspective, catégories et espaces sont relatifs. Ce qui est *public* dans ce contexte peut être *privé* dans un autre ; ce qui est *maison* vu sous un certain angle peut être *rue* vu sous un autre. La même chose s'applique aux activités : ce qui est travail en certaines circonstances peut se révéler loisir en d'autres.

Les systèmes monothétiques sont aux polythétiques ce que la statique est à la dynamique, ou la rigidité à la flexibilité. Cette dimension processuelle est ce qui nous permet d'affirmer que les signifiés des espaces sont en fait ses possibles usages contextuels. Les découpages et les appropriations ne sont pas excluants, ce qui revient à dire que de nombreuses

activités peuvent se dérouler dans le même espace, en le redéfinissant, à chaque moment.

Les systèmes conçus de cette manière ont la vertu de savoir *co-habiter* avec l'ambiguïté. Cette *co-existence* n'est pas toujours facile ni tranquille, qui admet virtuellement les dissensions, les interférences et les conflits. Comme les frontières sont toujours contextuelles, l'unique moyen de défaire les chevauchements indésirables, ou de hiérarchiser les différentes formes d'appropriation tout en les rendant compatibles, est la pratique permanente de la *négociation*.

Négocier les appropriations différentielles des espaces fait partie de la pédagogie de la rue au Catumbi. Le caractère synthétique des règles, dans ce domaine, constitue l'axe fondamental de l'élaboration de la citoyenneté et de la civilité. La citoyenneté est la conviction d'auto-appartenance à un univers social qui partage un ensemble de représentations et de relations dont l'espace et ses modes d'appropriation font partie. La citoyenneté, plus qu'un statut formel, est l'exercice de la responsabilité en relation à ce qui est commun. La civilité est le maniement correct du système et de ses règles au niveau des pratiques quotidiennes. Il faut négocier car il existe de nombreuses raisons, et il y a de nombreuses raisons car il existe une diversité, et il y a diversité car le dispositif classificateur et la pléthore des pratiques la créent, la soutiennent et la stimulent.

Les théories d'inspiration rationaliste et progressiste semblent oublier le fait que le milieu urbain, caractérisé par la diversité, est une forme *dépendante* en apparence seulement. Pour cela, elles croient simplifier la ville en éliminant ses points de strangulation ou de dépenses inutiles. Une illusion. Si l'ingénieur-planificateur a raison de vouloir simplifier, cela ne garantit cependant pas que l'accomplissement des fonctions urbaines en sera moins coûteux. Sa pratique rationalisatrice est analytique. Avec elle, il prétend arriver aux formes élémentaires de la vie urbaine, dont il pense qu'elles existent dans la diversité traditionnelle, bien que de manière impure. C'est là qu'est son illusion. Les résultats de son analyse ne sont pas les éléments simples pour lesquels il suffirait de trouver une meilleure forme. En réalité, chacun de ces éléments est déjà en lui-même une synthèse.

Le fonctionnalisme se prévaut d'un arsenal sophistiqué et complexe d'analyse de l'espace. Avec sa panoplie, il débouche sur des simplifications terre à terre qui reproduisent à la fin les présuppositions qui existaient au début. Le monde des pratiques quotidiennes a défié ouvertement cette passion rationaliste. Peut-être parce que travailler avec des systèmes, en partant de quelques principes simples, amène à produire complexité et richesse. Comprendre ces systèmes impose de les envisager sous un point

de vue différent : l'exercice des pratiques quotidiennes constitue ce point de vue même. C'est pour cette raison que nous proposons l'étude de la pragmatique et de la praxéologie des espaces urbains.

Marco-Antonio da Silva MELLO
mmellofr@hotmail.com
Universidade federale Fluminanse
et Universidade federale de Rio de Janeiro
Arno VOGEL
Universidade federale Fluminanse

NOTES

1. Marco-Antonio da Silva Mello et Arno Vogel ont publié *Quand la rue devient maison : « habito » et « diligo » dans la ville* (ouvrage inédit en France).

2. Cf. Lynch, 1981.

3. Le Catumbi est un quartier du centre-ville de Rio de Janeiro, développé depuis le XIX^e siècle, recevant des immigrants portugais, italiens, espagnols et des Tziganes. Considéré comme périmé et de qualité urbanistique douteuse par le modernisme architectonique, ce quartier populaire fut condamné à l'éradication par un plan de rénovation urbaine en 1964. En 1979, pendant notre recherche de terrain, il a souffert d'un nouvel assaut de la part des autorités publiques chargées de cet euphémique « réaménagement » du quartier.

4. La Selva de Pedra (Forêt de Pierre), ainsi nommée d'après une série de télévision très populaire, se détache du paysage de la zone sud de la ville, tout près de la plage du Leblon et de la lagune Rodrigo de Freitas, comme un grand ensemble d'immeubles. Bâti selon les principes de l'urbanisme rationaliste à la Le Corbusier, ce sont au total quarante-deux édifices de treize étages qui ont été construits, en raison de la haute valeur foncière, là où il y avait autrefois une *favela*, déplacée durant les années 1960, selon la politique publique d'éradication de ce type d'habitat urbain.

5. Ce travail, développé antérieurement dans Vogel et Mello, 1983, reprend un argument présenté dans Vogel et Mello, 1981, publication qui présente les résultats du projet de recherche *Apropriação de Espaços de Uso Coletivo em um Centro de Bairro* (« L'appropriation des espaces d'usage collectif dans un centre de quartier »), réalisé au Centre de recherches urbaines de l'IBAM, avec un financement de la FINEP, en 1979-1980.

6. Cf. Bourdieu, 1972, p. 51.

7. L'usager se différencie de l'utilisateur, car sa relation à l'espace n'est pas éventuelle ; elle implique un type d'engagement nécessaire, constant et intéressé.

8. Cf. Durkheim et Mauss, 1903.

9. Cf. Philippe Bonnin, « Dispositifs et rituels du seuil : une topologie sociale. Détour japonais », *Communications*, n° 70, mai 2000, p. 65-92 ; ainsi que Kyôto Nichi-Futsu kyôkai, Philippe Bonnin et Kato Kunio, « Grammaire des lieux et architecture des seuils », 2000.

10. Cf. Michel de Certeau, « Les pratiques quotidiennes dans la culture des villes », conférence à l'IBAM, 1982.

11. Cf. Van Gennepe, 1978, p. 34 sq.

12. Cf., dans ce même volume, l'article de Jean-Charles Depaule, « L'impossibilité du vide ».

13. Cf. Alexander, 1969.

14. Cf. Jacobs, 1973 (2^e partie).

15. Cf. Needham, 1979, p. 63-64.

16. Cf. Wittgenstein, 1979.

Quand la rue devient maison

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEXANDER, Christopher, 1969, « La ciudad no es un árbol » (1965), in *3 aspectos de matematica y diseño*, Barcelone, Tusquets.
- BOURDIEU, Pierre, 1972, « La maison ou le monde renversé », in *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève-Paris, Librairie Droz.
- DURKHEIM, Émile, et MAUSS, Marcel, 1903, « De quelques formes primitives de classification », in Marcel Mauss, *Œuvres*, t. 2, *Représentations collectives et Diversité des civilisations*, Paris, Minuit, 1969.
- GEERTZ, Clifford, 1975, *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, Inc.
- HALBWACHS, Maurice, 1938, *Morphologie sociale*, Paris, PUF.
- JACOBS, Jane, 1973, *Muerte y vida de las grandes ciudades norteamericanas* (1961), Madrid, Peninsula.
- LYNCH, Kevin, 1981, *A Theory of Good City Form*, Cambridge, MIT Press.
- MAUSS, Marcel, et BEUCHAT, H., 1904-1905, « Ensaio sobre as Variações Sazoneiras nas Sociedades Esquimó », *Sociologia & Antropologia*, São Paulo, EPU-EDUSP.
- VAN GENNEP, Arnold, 1978, *Os Ritos de Passagem* (1909), Petrópolis, Vozes.
- NEEDHAM, Rodney, 1979, *Symbolic Classification*, Californie, Goodyear.
- VOCEL, Arno, et MELLO, Marco-Antonio da Silva, 1981, *Quando a Rua vira Casa. A Apropriação de Espaços de Uso Coletivo em um Centro de Bairro* (« Quand la rue devient maison »), Rio, IBAM/FINEP.
- 1983, « Lições da Rua : O que um Racionalista Pode Aprender no Catumbi » (« Leçons de rue : ou ce qu'un rationaliste peut apprendre du Catumbi »), *Arquitetura Revista*, vol. 1, n° 1, p. 67-79, FAU-UFRI.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Investigações Filosóficas*, São Paulo, Ed. Abril, 1979.

RÉSUMÉ

« Quand la rue devient maison : *habito et diligo* dans la ville » est une analyse interdisciplinaire de l'appropriation des espaces urbains. Sa proposition : comparer un centre de quartier traditionnel avec une unité de voisinage projetée entièrement selon des paramètres et conceptions modernes, à Rio de Janeiro – respectivement les quartiers du Catumbi et de la Selva de Pedra. La méthode de travail adoptée cherche à relier la connaissance architectonique et urbanistique à l'abord particulier de l'anthropologie sociale, en dégagant les catégories qui structurent la cognition et les opérations pragmatiques sur les espaces sociaux, dans la vie quotidienne de la population.

SUMMARY

« *When streets turn into houses : habito et diligo in the city* » is an interdisciplinary analysis of the appropriation of urban spaces. Its proposal : to compare a traditional district center with a neighborhood in a new area entirely planned according to modern parameters and conceptions, in Rio de Janeiro – respectively the district of Catumbi and the so-called neighborhood of Selva de Pedra. The working methodology intends to ally the architectonic and urbanistic experience to the specific approach of social anthropology, revealing the system of categories, values and activities that guides the pragmatics of space in the daily life of dwellers.